



Nouveaux et anciens espaces de circulation internationale au Maroc

Mehdi Alioua

► To cite this version:

Mehdi Alioua. Nouveaux et anciens espaces de circulation internationale au Maroc : Les grandes villes marocaines, relais migratoires émergents de la migration transnationale des Africains subsahariens au Maghreb. *Revue des Mondes Musulmans et de la Méditerranée*, Université de Provence, 2007, pp.39-58. <halshs-00741354>

HAL Id: halshs-00741354

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00741354>

Submitted on 12 Oct 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mehdi Alioua*

*Nouveaux et anciens espaces
de circulation internationale au Maroc*
*Les grandes villes marocaines,
relais migratoires émergents de la migration
transnationale des Africains subsahariens au Maghreb*

Abstract. *Large North African Cities as New Stops and Steps for Subsaharian Transnational Migrants.*

Subsaharian transnational migrants going to Europe come from a variety of countries, have various motivations, may have experienced quite different situations. However, once away from home, they reorganize collectively in the stopping places which constitute steps in their long journey. In each of these stops and steps, they get to acknowledge their resemblance and to cooperate, thus progressively building up a common story, or “adventure”: the migration project and techniques they share make them share more. Once across the Sahara, the Subsaharian trans-migrants stick to the Maghrebi societies by grafting their own circulations on those of the local populations. In Morocco, the populations who deal with the passing and the more or less durable settling of these newcomers are the ones living in socioeconomic relegation areas, such as the poorer suburbs of Rabat, Casablanca or Tangiers; these populations know what migration is about, as they are themselves the product of a continuous arrival of inland migrants. The neighborhoods we studied therefore are constituted of a superposition of varied forms of mobility and migration logics and strategies. The analysis of such migration dynamics is a good platform from which to observe how the « bottom-up » introduction – by populations in constant mobility – of this alterity inside Maghrebi societies affects these societies, and their own cities.

* Université de Toulouse Le Mirail, CIRUS-CERS (UMR-CNRS 5193).

Résumé. Si la migration transnationale des africains subsahariens vers l'Europe débute de manière hétéroclite, en terme de lieux, de raisons et de situations, une fois partis de chez eux avec un projet migratoire personnel, ces acteurs se réorganisent collectivement durant les *étapes* qui rythment leur périple. Durant ces *étapes*, ces individus se « reconnaissent » entre eux et coopèrent, créant peu à peu une histoire commune, une « aventure » : leur projet migratoire et leur mode migratoire se ressemblent et les rassemblent. Une fois le Sahara franchi, les *transmigrants* subsahariens s'ancrent dans les sociétés maghrébines en greffant leurs propres circulations sur celles des populations locales. Au Maroc, ce sont les populations vivant dans les lieux de relégation socioéconomique (populations ayant elles aussi une relation étroite avec la migration), notamment celles des quartiers populaires périphériques de Rabat, Casablanca ou Tanger, qui traitent et intègrent les phénomènes du passage et de l'installation plus ou moins temporaire de ces nouveaux venus. Dans ces quartiers, qui sont le produit de l'arrivée de migrants de l'intérieur, se superposent alors des formes de mobilités et des logiques et stratégies migratoires hétéroclites. Ces dynamiques migratoires montrent combien cette *altérité* introduite « par le bas » au Maghreb, par des populations en constantes mobilité, agit sur les sociétés locales et sur la *ville*.

La migration transnationale des Africains subsahariens au Maghreb

D'anciens espaces de circulation internationale pour une nouvelle forme migratoire

Depuis les années 1990, les sociétés maghrébines sont de plus en plus traversées par des formes migratoires transnationales inédites, qui se superposent les unes aux autres, et dont l'intensité ne cesse de croître : en plus de la venue de migrants subsahariens qui circulent dans cette région en vue de rejoindre l'Europe, le Maghreb développe aussi ses propres migrations, intérieures (migration nationale interne à chaque pays et migration entre pays du Maghreb) et internationales (dont l'essentiel des flux se focalisent sur l'Union européenne), devenant en même temps un espace transnational de départ, circulation, retour, transit et installation. Venues se greffer sur les circulations euro-maghrébines en jouant avec les frontières de ces pays et en profitant de leur proximité géographique avec l'Europe et des relations politiques, humaines, commerciales et socioculturelles que cette proximité suppose, ces populations migrantes¹ ont fait de certains espaces au Maghreb, un mode opératoire d'un type de mobilité particulier : la migration transnationale².

1. Dans cette région, si les migrants non maghrébins (sans parler des européens, touristes ou coopérants, qui sont eux aussi des migrants) sont très majoritairement issus d'Afrique de l'Ouest, on retrouve aussi en nombre important des Congolais (RDC et Congo Brazzaville), Camerounais et Bangladais, et en plus petit nombre des Angolais, Irakiens, Kurdes, Pakistanais, Indiens, Chinois ; et même depuis peu, des latino-américains, Honduriens et Boliviens, dont la venue en vue de rejoindre l'Espagne n'était peut être pas que conjoncturelle comme le laissent entendre les médias.

Ces populations espèrent subvenir à leurs besoins en utilisant la circulation et la dispersion dans l'espace, et plus concrètement, en majorité, espèrent pouvoir passer et circuler en Europe à partir du Maghreb. Mais face aux fermetures progressives des frontières de l'Union européenne (UE), elles ont été contraintes, et le sont toujours, de s'installer dans cette région un temps plus long. Elles doivent alors se réorganiser et redéfinir leur projet migratoire. Dès lors, les étapes marocaines, qui s'établissent le long des routes dessinées par ces nouvelles formes migratoires, deviennent des lieux de condensation sociale à partir desquels ces populations, en constante mobilité, reconfigurent les formes, les temps et les territoires de la migration, en cherchant de nouvelles destinations et de nouvelles routes migratoires, mais aussi de nouvelles manières de contourner les contraintes territoriales, les frontières et les injonctions des États-nations.

Or, lorsque l'on observe aujourd'hui de plus près ces étapes par lesquelles transitent ces nouveaux migrants au Maroc, on constate qu'elles étaient déjà imprégnées par toutes les relations sociales que des migrants antérieurs ont tissées ; elles étaient déjà marquées par la mobilité et par la migration, intérieure et internationale. Au Maghreb, ces mouvements migratoires, dont une grande partie des flux est captée par les circulations euro-maghrébines, se superposent donc dans les mêmes espaces : la majorité de ces migrants, anciens et nouveaux, maghrébins et subsahariens, étrangers et nationaux, passent et repassent par les mêmes étapes, ils circulent à partir des mêmes espaces. Ce sont notamment les grandes villes du Maghreb qui deviennent des relais migratoires, dont l'importance ne cesse de croître sous l'afflux constant de ces dynamiques migratoires. Certains espaces urbains et certains quartiers sont travaillés par la mobilité avec récurrence. Au Maroc notamment, des villes comme Tanger, Rabat ou Casablanca étaient déjà, depuis les années 1980³, des relais migratoires pour les marocains candidats à l'émigration, avant de le devenir, nous verrons comment, pour les migrants subsahariens.

Ainsi, des populations migrantes (ou ayant un lien avec la migration) aux origines hétéroclites, passent, circulent et s'installent dans les grandes villes maghrébines, superposant leurs mobilités, leurs logiques et leurs stratégies migratoires. Pour tous ces migrants transnationaux, le Maroc constitue l'ultime étape avant le saut vers l'UE. Or, les dispositifs de surveillance frontalière accrus et la coopération des autorités locales avec l'UE dans sa volonté, relativement uniforme et unilatérale, de contrôle draconien des flux migratoires, rendent ce passage de plus

2. Nous utilisons le terme transnational afin de définir la caractéristique première de cette forme migratoire : c'est-à-dire une migration qui traverse plusieurs pays, étape par étape. Autrement dit, nous utilisons ce terme afin d'accentuer le fait que cette nouvelle forme migratoire est le résultat de l'établissement de réseaux sociaux transversaux aux États-nations, qui permettent à ces acteurs de circuler dans et à travers ceux-ci malgré leur volonté de contrôle du territoire et de contrôle social : les acteurs sociaux de cette forme migratoire sont des *transmigrants*.

3. C'est dans les années 1980 que s'opère un tournant dans le dispositif migratoire marocain : ces grandes villes deviennent des espaces rebonds pour les migrants de l'intérieur, ou pour leurs enfants qui y ont grandi, qui n'y trouvent plus leur place et qui se mettent à élaborer des projet d'émigration internationale.

en plus délicat. Cela induit une prolongation du séjour et donc une obligation de s'insérer dans le tissu social local. Ces nouveaux migrants ont alors établi, à partir des métropoles marocaines, un espace de circulation qui est devenu par la force des choses, un mode opératoire de leur projet migratoire : en attendant de concrétiser leurs ambitions, il faut bien qu'ils vivent dans les sociétés où ils sont et dans lesquelles ils circulent sans cesse à la recherche de solutions.

Il est alors aisé de concevoir que si ces transmigrants subsahariens, quels que soient leurs statuts et leurs origines, appréhendent ces villes comme des relais migratoires, c'est qu'ils pensent y trouver des relais sociaux qui leur permettront de s'y introduire et des moyens de subsistance. De façon générale, si de nouveaux migrants subsahariens ne cessent d'arriver et de circuler dans l'espace maghrébin, c'est bien parce qu'ils trouvent dans ces étapes des personnes-ressources qui leur indiquent comment s'insérer afin d'y survivre jusqu'au prochain départ. La densité relationnelle implique bien une densité démographique. Peu à peu, les métropoles maghrébines deviennent, malgré les apparences, des étapes privilégiées pour ces transmigrants subsahariens, qui y trouvent tous les éléments nécessaires à leur survie et à la réalisation de leur projet migratoire. Mais si cela est le fruit de la sédimentation des expériences migratoires des premiers transmigrants qui se sont transmises et qui se sont diffusées le long des réseaux migratoires, il ne reste pas moins qu'avant la venue de ces nouveaux migrants, ces villes étaient déjà des étapes pour les migrants maghrébins.

Ces nouvelles formes migratoires au Maghreb sont portées par des nomades modernes qui circulent collectivement

Ces mouvements migratoires impliquant des populations de toutes origines (ethniques, sociales, nationales, religieuses, etc.) revêtent très souvent, dans leurs expressions relationnelles, les mêmes formes sociales⁴. D'abord cela se traduit à travers les temporalités de la mobilité : temps long, répétitivité, redéfinition du projet migratoire, réajustement en fonction des contextes. Cela se traduit aussi à travers les formes spatiales du mouvement : migration par étapes, élargissement des destinations, utilisation de lieux de transit. Mais, cela se traduit surtout par la nature du lien social qui se trame durant cette migration, notamment durant les haltes dans lesquelles ces transmigrants, en étalant leur « territoires circulatoires » (Alain Tarrius, 2000), se rencontrent, se croisent, s'évitent, coopèrent ou entrent en conflit. Ces étapes deviennent les lieux de la mobilisation du lien : la réorganisation collective, malgré les situations de précarité, malgré la diversité des origines et malgré la concurrence entre migrants, devient une modalité sine qua non de cette nouvelle forme migratoire. Ces relais migratoires sont reliés par des relations sociales que tissent, au fur et à mesure des incessantes mobilités, les transmigrants entre eux : les relations sociales déterritorialisées qui s'élaborent durant la migration transnationale expriment les conditions de sa réalisation.

4. Pour le concept de « forme » voir Simmel, 1981.

C'est grâce au réseau que cette migration transnationale est possible : c'est la structure relationnelle qui permet d'orienter le projet migratoire et les trajectoires qui en découlent en nouant des relations déterritorialisées. Mais cela suppose que les signes balisant les routes soient reconnaissables par tous, c'est-à-dire qu'une identité collective rapproche socialement tous ces individus et permettent aux acteurs d'interpréter les codes qu'ils élaborent. Tous ces signes sont en effet, le résultat d'une multitude de relations sociales qui, liées les unes aux autres, non seulement forment des réseaux sociaux qui s'établissent transversalement aux nations, le long des routes migratoires, étapes par étapes, mais également leur confèrent une identité spécifique. C'est pour cela que ces « aventuriers »⁵ sont des nomades modernes. Voyons comment Adama, un jeune Camerounais, le raconte :

Moi : Et quand tu es arrivé sur Alger, comment tu as fait pour trouver des maisons, des... Comment tu sais où aller ?

Lui : En fait, il y a... quand on arrive sur place on cherche d'abord où on peut trouver les frères... noirs. On n'est jamais seul. Avec des amis donc, on cherche où on peut trouver des frères noirs. Chacun à des renseignements et on s'entraide pour trouver comment voir ces frères qui vont nous aider à vivre ici. Il y a un quartier au nom de « Boualika », où on trouve les frères noirs qui attendent le travail au bord de la route. Donc ils sont nombreux qui attendent, ils font l'auto-stop pour trouver du boulot. Il y en a qui viennent les chercher en voiture, pour les amener chez eux, pour faire des travaux ménagers, ou pour du nettoyage... ou pour dans des chantiers tu fais la maçonnerie ou nettoyer un chantier, des choses comme ça...

Moi : Et comment savais-tu qu'il existait un quartier comme ça où les...

Lui : En fait, déjà, quand tu es à Tamanrasset, on est en contact avec ceux qui sont là-bas... on a les téléphones et ils nous disent comment ça se passe là-bas. Donc, une fois arrivé à Alger on sait comment on s'oriente. [...] En fait c'est ceux qui quittent devant nous, si quelqu'un s'avance avant moi, on a une cabine téléphonique sur lesquelles on peut les appeler, mais la plupart des cas on travaille par e-mail. On se communique. Quand tu as une adresse, ça nous permet de localiser nos frères qui sont devant... donc, ils essayent de nous éclaircir les petites difficultés qu'il y a sur la route.

Moi : Et toi, quand tu arrives, est-ce que tu fais pareil avec ceux que tu as laissé ?

Lui : Évidemment ! Si par exemple j'ouvre ma boîte et un ami m'écrit, je lui dis par exemple « bon voilà, c'est comme ça, c'est dur, mais si tu tiens à arriver, puisque tu es déjà dans le bain, voilà comment tu dois faire... », c'est comme ça... Donc, euh, « c'est ça, là-bas à Boualika », « on a trouvé des jobs ! »... Oui, en fait... euh, j'ai travaillé dans des chantiers, des travaux vraiment très très pénibles. J'ai essayé d'économiser. Une fois économisé, je prends la route pour le Maroc... c'est comme ça. Une fois j'arrive à Maghnia, la frontière entre le Maroc et l'Algérie, c'est la même opération qui continue. Soit il y a des algériens qui fournissent des papiers et comme ça on essaye de traverser la frontière de nuit, soit des frères qui font les

5. L'« aventure », c'est ainsi qu'ils aiment appeler leur migration en se définissant eux-mêmes d'aventuriers. Le fait de s'auto-désigner de la sorte renforce le caractère collectif d'une telle migration et permet aussi de la valoriser.

guides... eh oui, il y a des frères qui ont quitté avant nous, et ce sont eux qui ont ouvert la route ! [...]. Et tout ça, ça ne t'appartient pas qu'à toi ! Tu dois aussi aider les frères qui suivent. Bien sur tu peux pas beaucoup... t'as déjà beaucoup dépensé tes sous, avec les guides et tout... et c'est pour ton voyage à toi ! Mais c'est comme ça qu'on fait, quoi. On se communique... euh... [...].

Si ce mouvement migratoire débute de manière hétéroclite, en termes de lieux, de raisons et de situations, une fois partis de chez eux avec un projet migratoire personnel, ces acteurs se réorganisent collectivement durant les étapes qui rythment leur périple. Ces individus se reconnaissent alors entre eux et coopèrent car ils créent peu à peu une histoire commune, une « aventure »⁶ : leur projet migratoire et leur mode migratoire se ressemblent et les rassemblent (Alioua, 2005). Après avoir sillonné les routes et avoir traversé l'Afrique du sud au nord, de pays en pays, de région en région, de ville en ville, des dizaines de milliers de migrants subsahariens se retrouvent au Maghreb, souvent irrégulièrement, avec comme projet migratoire commun de passer en Europe. Une fois le Sahara franchi, ils s'introduisent et se relocalisent collectivement, dans les espaces régionaux et nationaux du Maghreb et y implantent des étapes qui depuis leur établissement dans les années 1990 (Goldschmidt, 2002), servent toujours de relais migratoires aux nouveaux venus (Alioua, 2003). Ces étapes ont une histoire sociale qui se sédimente dans les trajectoires migratoires. Ils passent alors systématiquement d'un endroit à un autre, relevant de plusieurs espaces de régulation et superposant sur ceux-ci, au rythme des circulations, les leurs, des « territoires circulatoires » (Tarrus, 2000). Mais l'originalité de ce qui se trame au Maghreb dans toutes ces reconfigurations migratoires, réside dans le fait que ces nouveaux « territoires circulatoires » se superposent sur ceux déjà existants, ceux que les migrants maghrébins ont historiquement édifiés.

En effet, les transmigrants subsahariens s'ancrent dans les sociétés maghrébines en greffant leurs propres circulations sur celles des populations locales. Ce sont les populations vivant dans les lieux de relégation socioéconomique (populations ayant elles aussi une relation étroite avec la migration), notamment celles des quartiers populaires (souvent périphériques ou sous intégrés à la ville dite légitime) de Tunis, Tanger, Alger, Rabat ou Nouakchott et Nouadhibou (Oumar Ba, Choplin, 2005), qui traitent et intègrent les phénomènes de la présence, du passage et de l'installation plus ou moins temporaire de ces nouveaux venus. Ils tentent alors, avec plus ou moins de réussite, de faire de ces villes-étapes un mode opératoire de leurs stratégies en matière de déploiement transnational des réseaux migratoires qu'ils développent, en multipliant les relations sociales entre transmigrants, comme avec leurs voisins maghrébins, dont le soutien, ou du moins l'acceptation de leur présence, même minimum, est précieux : être capable de nouer des relations sociales en situation de mobilité, et s'insérer grâce à elles dans les territoires dans lesquels ils se relocalisent, est une condition fondamentale pour cette migration transnationale qui, en raison des contrôles et

6. C'est ainsi qu'ils nomment eux-mêmes leur migration : l'aventure.

des répressions d'État, ne pourrait se réaliser pour ces acteurs qu'en s'organisant collectivement et qu'en trouvant des entrées parmi les populations locales.

Moi : Et quand tu es arrivé ici, comment tu as trouvé une maison et tout ça ?

Lui : Donc le Maroc c'est un pays... c'est un peu plus facile, il n'y a pas du travail, mais les gens sont plus ouverts, plus social... donc les frères qui sont là, ils nous aident à... ils nous donnent un peu des moyens et on loue des maisons... Donc quand je suis arrivé ici je suis allé à mon Ambassade, j'ai essayé de leur expliquer un peu le problème, il m'ont donné plutôt un laissez-passer pour rentrer au pays quoi... J'ai loué une petite maison avec des frères et on verra ce que ça peut donner... ici il n'y a pas de travail, pour vivre c'est difficile, donc j'essaie de temps en temps d'appeler mon oncle qui est en Europe et il m'envoie des petits moyens. Bon lui il m'envoie pas souvent, mais les autres frères ils ont aussi des frères en Europe qui leur envoient aussi beaucoup d'argent, et eux aussi ils me soutiennent, voilà c'est comme ça... ils me soutiennent de temps en temps, on vit ensemble on est soudé, quoi. C'est pas comme ceux de l'ambassade ! Ils nous appellent « les aventuriers »... eux, ils ne peuvent pas comprendre. Et les policiers ils nous pourchassent mais en fait ils nous aident car ils savent qu'ils sont comme nous et que leurs frères eux aussi ils veulent migrer. C'est comme ça ! [...] J'ai rencontré des marocains sympas, gentils... qui, qui... surtout du côté de Nador, bon j'avais une famille, où je sortais de la forêt, j'allais manger là-bas, ils me faisaient doucher, prendre un bon bain, et ils me faisaient des petits paquets, des petites olives, des oranges et du pain et je rentrais à la forêt passer la nuit... et le lendemain, si j'ai encore besoin de la nourriture, je quitte la forêt, pour la ville et j'essaye de les voir, ils me donnent des conseils, ils m'encouragent et après je rentre... bon, ils avaient aussi un fils qui était parti sans papiers et qui avait réussi pour l'Italie... donc des gens comme ça, m'ont beaucoup marqué quoi, tu vois... ça c'est des gens qui ont eu beaucoup d'amour pour moi... donc je ne sais pas comment je pourrais les rencontrer un jour... le leur rendre... mais je dis seulement « Dieu est grand », on ne sait jamais. (Entretien avec Adama).

Les grandes villes marocaines, relais migratoires émergents pour les migrants transnationaux

Les circulations et les mobilités internationales se superposent dans certains quartiers

Les grandes villes marocaines de Tanger, Rabat et Casablanca, étaient déjà des relais de la migration internationale, autant pour les migrants de l'intérieur (avec une histoire de la migration intérieure propre à chaque pays du Maghreb), que pour les migrants maghrébins qui recherchaient dans les pays voisins de nouvelles routes migratoires. Beaucoup d'Algériens vivent à Tanger et Casablanca en espérant y trouver des éléments de réussite pour leurs ambitions socio-économiques, et surtout, en attendant de passer un jour en Europe. C'est aussi le cas de nombreux Marocains qui vivent et travaillent clandestinement à Tunis ou à Tripoli en

attendant de passer en Italie. Pour être plus précis, penchons-nous rapidement sur le cas du Maroc et sur la période récente de son histoire migratoire.

Les villes marocaines comme Tanger, Rabat ou Casablanca jouent depuis près de trente ans un rôle crucial dans le dispositif migratoire marocain. Et ce n'est que depuis peu qu'elles jouent également un rôle dans celui de la migration transnationale, notamment celle des Africains subsahariens. Ces villes sont devenues ainsi des relais migratoires : ce sont des pôles structurants de la migration transnationale à partir desquels se constituent un espace d'installation, un espace de départ, un espace rebond et un lieu de transit.

Par exemple, les migrants marocains, que l'on désigne généralement sous le sigle MRE (marocain résident à l'étranger), passent de plus en plus par ces grandes villes dans lesquelles ils ont fait une étape plus ou moins longue, avant de migrer à l'étranger. Lors d'une enquête menée par l'INSEA (Les MRE, 2000) durant laquelle 1 239 MRE ont été interrogés, on remarque par exemple que 15,9 % des MRE primo émigrants interviewés signalent que la dernière ville marocaine dans laquelle ils ont vécu avant d'émigrer à l'étranger était Casablanca, 7,4 % signalent Tanger, et 4,1 % Rabat. Ce qui place ces trois villes très largement en tête des lieux de résidence de départs vers l'étranger, 27,4 %, car aucune autre ville dans le Maroc désignée par ces migrants, même les villes des régions traditionnellement émettrices d'émigrants, ne dépasse les 1,5 %.

Et pourtant dans l'histoire de l'émigration internationale marocaine, ces trois villes ne sont pas des lieux de départ importants, et ne concernent qu'une infime partie des MRE. Mais plus encore, en distinguant le lieu de naissance et le dernier lieu de résidence au Maroc, on remarque alors que sur le total des MRE interrogés 11 % seulement disent être nés à Casablanca, 5,6 % à Tanger et 2,8 % à Rabat. Alors que pour les régions traditionnellement émettrices de migrants internationaux, c'est l'inverse qui se produit : il y a proportionnellement plus de MRE qui affirment être nés dans ces lieux que d'y avoir séjourné en dernier, juste avant de migrer à l'étranger. C'est-à-dire qu'une bonne partie des marocains migre d'abord vers ces trois grandes villes, où ils font une étape plus ou moins longue, puis, ils tentent de migrer vers l'étranger. Cela veut dire aussi, qu'une partie des enfants de ces migrants de l'intérieur ayant grandi dans ces villes et ayant très largement et principalement contribué à l'accroissement de la population urbaine, prolonge le projet migratoire de leurs parents en migrant depuis ces lieux vers l'étranger.

Ce type d'enquête statistique qui mériterait d'être multipliée, nous informe de caractéristiques qui sont observables qualitativement dans les grandes villes du Maroc. Certains espaces urbains de ces villes sont devenus des lieux d'accueil pour les migrants et des espaces rebond de la migration internationale. Par exemple, les quartiers dans lesquels on retrouve les transmigrants subsahariens à Rabat et à Casablanca sont des quartiers populaires, parfois extrêmement pauvres, qui sont travaillés par la mobilité. Ils portent des signes visibles qui expriment les formes de relations sociales à la migration, signes que je décrirai sommairement plus loin. Mais avant cela, il faut préciser que ces quartiers sont relativement

nouveaux dans l'histoire urbaine marocaine, et que leur démographie n'a cessé d'exploser depuis l'indépendance du Maroc, sous le double effet de la venue de population rurale en migration intérieure et de l'accroissement de la natalité. Ils se sont essentiellement constitués en périphérie de la ville ancienne (médi-na) et de ses extensions contemporaines (dues à l'accroissement de la natalité urbaine), ainsi que des quartiers européens construits durant la période coloniale. Ils se sont formés dans des agencements socio-spatiaux sous intégrés à la ville dite légitime, et ce, malgré les autorités qui combattaient ce type d'habitat spontané et qui ont toujours tenté de maîtriser les flux des migrants de l'intérieur.

Ces migrants marocains, issus pour la majorité de l'exode rural, venus chercher une vie meilleure dans ces villes, les ont transformées durablement par leur arrivée. Ces quartiers ont vu débarquer nombre de migrants venant de toutes les régions marocaines et ils continuent à en accueillir de nombreux. Ils ont aussi donné abri à d'innombrables projets migratoires. Beaucoup de marocains ont émigré vers d'autres pays à partir de ces quartiers, et ceux qui sont restés, rêvent de le faire. Aujourd'hui un grand nombre des marocains résidant à l'étranger qui reviennent annuellement au pays, passe par ces quartiers. Ils retrouvent les espaces à partir desquels tant de projets et de rêves ont été élaborés, mûris, espérés. Lorsqu'on se promène dans ces lieux au moment des grands retours des MRE. On peut directement constater l'ampleur du phénomène : les familles fêtent les retours pour la plus grande joie des commerçants qui augmentent leur chiffre d'affaire, les enfants exhibent fièrement leurs nouveaux habits à la mode européenne et jouent avec leur nouveau vélo que leur a ramené un oncle, les cafés se remplissent, les jeunes femmes deviennent plus entreprenantes, espérant rencontrer parmi ces MRE l'homme de leur vie, les prostituées sont beaucoup plus sollicitées et leur nombre augmente, elles sont à l'affût des devises ramenées par les MRE.

On entend parler néerlandais, allemand, français, avec l'accent belge ou avec l'accent du sud de la France, les étals se remplissent de produits ramenés par certains MRE qui profitent de l'occasion pour commercer, bref, ces quartiers bougent et changent aux moments des retours. Mais même en dehors des périodes de retour des MRE, on peut lire les relations sociales qui connectent ces espaces au monde, et à l'Europe plus précisément⁷ : les marchandises « bon marché » ramenées d'Europe par des MRE sont étalées sur le sol pour être vendues, les guichets de la Western Union fleurissent, les devantures des guichets de la Banque Chaabi⁸ sont plus imposantes et donnent une impression

7. Le nombre de Marocains résidents à l'étranger a presque triplé depuis 20 ans. Les MRE sont plus de 2 millions à rentrer au pays chaque année pendant les vacances. Certains effectuent le voyage plusieurs fois par an. L'Europe constitue le pôle d'attraction par excellence des migrants marocains avec 85 %, suivit des pays du Maghreb et des pays arabe 9 %, puis de l'Amérique du Nord, 6 %.

8. Les MRE transfèrent une partie de leur revenu et soutiennent leurs proches : la Banque Chaabi était la banque principale par laquelle passaient ces transferts. Avec la libéralisation du marché, des agences comme la Western Union prolifèrent. Elles sont très appréciées, surtout lorsqu'il s'agit d'envoyer occasionnellement un mandat.

de prospérité, les téléboutiques⁹ prolifèrent, et lorsqu'on y passe du temps et qu'on entend les discussions, on comprend que les appels sont le plus souvent à destination de l'étranger, etc.

Beaucoup d'habitants de ces quartiers survivent grâce aux mandats envoyés par un proche qui a migré à l'étranger, et beaucoup de petites maisons ont été construites grâce à ces transferts. Pour être plus précis, en milieu urbain, le nombre de propriétaires et de copropriétaires a dépassé celui des locataires et ce, depuis la fin des années 1980. Le poids important des entreprises de bâtiment informelles, elles réalisent 80 % de la production, a favorisé cette progression, et c'est dans ces quartiers qu'il est le plus fort (CERED. HCP, 2005). Mais plus encore, les difficultés d'accès au financement bancaire par crédit pour les ménages de ces quartiers populaires, font que l'autofinancement représente 80 % des logements réalisés (CERED. HCP, 2005). Une bonne part de cet autofinancement provient à la fois des revenus des MRE transférés, qui aident leur famille et leur proche, mais aussi de la location d'une partie du logement, permettant de rembourser l'emprunt fait. Généralement, ces nouveaux propriétaires construisent étages par étages, et ils financent leur investissement et leurs travaux au fur et à mesure, grâce à ces locations. Ils louent alors, soit une chambre, soit le rez-de-chaussée, et eux-mêmes logent en haut de la maisonnette. La plupart de ce public de locataires sont des migrants de l'intérieur, des ouvriers venus travailler en ville, qui ont laissé leur famille et leur envoient la plus grande partie de leur salaire. Parfois, avec le temps, certains d'entre eux commencent à élaborer des projets d'émigration, et l'Europe reste la destination de référence. Mais ce qui attire notre attention depuis les années 2000, c'est que les transmigrants subsahariens représentent aussi une part très importante de ces locataires, une part que personne n'a encore chiffré et dont on sous-estime l'importance. Ce qui émerge de mes travaux de terrain, c'est que la majorité des transmigrants qui vivent dans les grandes villes du Maroc, se logent de cette manière, en louant à des propriétaires qui vivent dans la même demeure, aux étages supérieurs. Souvent même, les transmigrants subsahariens partagent un ou plusieurs étages avec ces marocains de l'intérieur qui ont migré en ville. Généralement, ils cohabitent entre jeunes hommes et tissent des liens dans une sociabilité au cosmopolitisme tranquille¹⁰.

En côtoyant quotidiennement ces migrants, en passant du temps avec eux et là où ils se logent, on se rend compte que de nombreux marocains vivent de

9. Ce sont des petites boutiques de téléphonie dans lesquelles les marocains aiment venir téléphoner, ou flâner et rencontrer d'autres personnes.

10. On pourrait aussi parler d'un cosmopolitisme fragile ! Au-delà de certaines formes de solidarités et de liens d'interdépendances qui se trament dans ces quartiers, ou à contrario, de rejet et de racisme qui mobilisent toujours plus l'attention des médias, il y a plutôt, majoritairement, des sociabilités et de la convivialité qui se forment à partir de liens impersonnels mais qui ne débouchent que rarement sur des liens personnels, des liens de solidarité. Dans ces quartiers, on se côtoie, on échange, on discute et on s'accepte, car on a parfois le sentiment d'appartenir à la même communauté de destinée. C'est cela le cosmopolitisme tranquille.

cette rente locative, ce qui leur permet, entre autres, de devenir propriétaires de leur logement. Lorsque j'ai interrogé les familles qui louaient une partie de leur logement à des transmigrants subsahariens, c'était la première explication qu'ils donnaient. D'autres fois, ce sont des sous-locations, et, à défaut de devenir propriétaire, les familles réussissent ainsi à palier à une crise et à garder leur logement : décès du père de famille ou abandon familial, perte d'emploi, etc.

Rabat, Tanger et Casablanca, relais migratoires émergents pour les migrants subsahariens : de l'altérité au cosmopolitisme

*Les transmigrants subsahariens,
des étrangers qui ressemblent à leurs voisins*

Ces quartiers sont placés sous le signe de la mobilité. Ils ont été et ils sont encore le cadre matériel dans lequel les relations à la mobilité se dessinent. Mais plus encore, ces espaces ont une histoire qui continue de s'écrire. Ce n'est pas un hasard s'ils abritent aujourd'hui des migrants extranationaux après avoir accueilli tant de nationaux en situation de migration interne. En effet, l'exode rural à l'époque coloniale se traduisait au niveau des villes par l'accroissement de ces types de quartier, qui a constitué la première vague d'urbanisation dite clandestine. Ce mouvement d'urbanisation dont la caractéristique est la discontinuité socio-spatiale va, dès l'Indépendance, se redessiner au travers d'une seconde vague, qualifiée elle aussi d'urbanisation spontanée ou clandestine. Ces types de quartiers ont depuis toujours abrité des personnes jugées indésirables par les dominants du moment. Il faut se rappeler que durant les années d'apartheid imposé par le système colonial français, les ruraux qui désiraient s'établir en ville étaient fréquemment raflés dans ces quartiers, puis expulsés hors de la ville. À l'indépendance, il est arrivé parfois que les autorités marocaines reproduisent la même violence : des habitations jugées illégitimes, clandestines, ont déjà été rasées au bulldozer, et leurs occupants jetés à la rue, voire même expulsés dans les campagnes environnantes. L'histoire sociopolitique de ces quartiers est très fortement marquée par la résistance face aux autorités publiques, et par la crainte de l'État et la méfiance de ses agents¹¹.

De plus, dans ces quartiers populaires, non seulement une partie de leurs habitants, de ces migrants de l'intérieur ou de leurs enfants, a émigré vers l'Europe depuis ces lieux, et il réside là une énorme proportion de jeunes marocaines et de marocains qui rêvent de le faire, mais, en plus, ces quartiers ont toujours accueilli des clandestins à la ville. Ils abritent aujourd'hui des clandestins étrangers, comme ils l'ont fait avec les clandestins nationaux issus de l'exode rural s'entassant dans des bidonvilles avec l'espoir d'améliorer leur quotidien. Voilà qu'aujourd'hui de nouveaux clandestins viennent côtoyer les descendants des

11. Toujours réduit par nombre d'habitant de ces quartiers en terme de *Maghzen*, comme si l'État marocain avait encore la même forme autocratique que les siècles précédents et n'était pas un État de droit.

anciens dans ces quartiers qui ont accueilli tant de destinées liées par la mobilité. Comment ne pas voir de points communs avec le parcours de ces nouveaux migrants venus « chercher leur vie »¹², dans les grandes villes modernes capitalistes ? Ils sont montrés du doigt, pourchassés même et expulsés dans des « no man's land » (Bensaad, 2005). Ils sont clandestins parce qu'une autorité supérieure soucieuse de préserver l'ordre établi à travers la ségrégation en a décidé ainsi. Pourtant ils s'adaptent, ils contournent les dispositifs et on remarque sans cesse une densification des présences. Les marocains de ces quartiers sont habitués à la mobilité et à la mise en présence d'individus et de groupes qui se ressemblent parfois par leur situation migratoire et par leur sentiment de clandestinité mais qui se distinguent fortement par leurs origines. Tous ces migrants, anciens ou nouveaux, transnationaux ou de l'intérieur, se ressemblent car malgré leur étiquette de clandestins au navire de la prospérité, d'indésirables sur le bateau voguant vers le progrès social, ils tentent d'être les acteurs déterminés de leur destin.

La relation à l'étranger décrite par Simmel¹³ convient parfaitement pour analyser ce qui se trame entre marocains et africains noirs dans ces quartiers. Cette relation, nous dit Simmel (1908), est un archétype de construction de l'identité d'un groupe social, résultant d'une tension entre distance et proximité. L'étranger est parfois un élément du groupe lui-même. Il lui ressemble, il a des points communs, mais il est désigné comme tel à partir de l'exacerbation des différences dues à la tension entre les désirs d'altérité, indispensables à la propre construction du groupe, et la peur de l'autre, la peur de se dissoudre, de perdre son identité face à l'autre. C'est le résultat d'une distorsion entre le proche et le lointain. Et justement, pour pouvoir migrer de la sorte, pour pouvoir jouer sur plusieurs territoires, pour pouvoir se faire accepter dans des nouveaux espaces de régulation et étaler leurs « territoires circulatoires », ces migrants doivent avoir la capacité de rendre proche le lointain. Ils négocient constamment leur présence en des transactions identitaires dont les relations sociales qui en découlent traduisent plus de nouvelles formes de cosmopolitisme, que de rejet, de violence et de racisme. Il faut bien que ces transmigrants fassent l'effort de montrer à leurs voisins marocains qu'ils ont un mode de vie relativement proche du leur, ou du moins un projet de vie qui ressemble au leur, afin de sortir des préjugés qui collent à leur peau, et ainsi organiser leur complémentarité et leur mixité autour de points communs.

Leur mixité et les relations qui en découlent, s'aménagent en effet autour de valeurs sociales inédites : le désir de mobilité, l'envie de l'ailleurs, le rêve de l'Europe idéalisée, l'« aventure » et le rejet de l'autorité étatique, autant que le

12. C'est ainsi que les transmigrants subsahariens parlent de leur migration : « je vais chercher ma vie ».

13. Pour Simmel la figure de l'étranger n'est pas le symbole de la marginalité, de la pauvreté ou de l'exclusion, mais celui de la médiation moderne : une figure de synthèse entre « la vie errante » et l'attachement à un endroit, autrement dit, une forme de médiation d'un groupe avec lui-même.

sentiment d'être les laissés-pour-compte de leur pays et de l'économie mondialisée, deviennent les bases à partir desquelles se négocie la complémentarité. Les transmigrants subsahariens ne se sont pas installés n'importe où : non seulement ils ont cherché des relais sociaux leur permettant de s'introduire dans ces étapes, mais ils ont également cherché des lieux où les populations locales les toléreraient et avec lesquelles ils pourraient échanger et coopérer.

Entre rejet et fascination, les marocains qui vivent à l'étroit dans ces quartiers populaires sont impressionnés par le parcours de ces nouveaux venus. Impressionnés par leur facilité à s'adapter à leur mode de vie, à identifier des frontières sociales et à ne jamais les franchir autrement que subtilement en évitant le contrôle social. Certains marocains apprennent de nouvelles choses avec ces transmigrants et s'ouvrent ainsi un peu plus sur le monde. Ils se rencontrent également dans les files d'attente de la Western Union où ils viennent chercher le mandat envoyé par un proche vivant en Europe leur permettant de subvenir à leurs besoins. Avoir la même stratégie de survie et les mêmes pratiques de solidarité (la dispersion dans l'espace), renforce encore plus cette proximité sociale. Parfois même des plans sont élaborés entre marocains et africains de plusieurs nationalités différentes qui s'entraident pour trouver le meilleur moyen de passer en Europe. Ils s'échangent des conseils, des informations sur ce qu'ils ont pu apprendre individuellement par une personne de leur connaissance ayant déjà tenté le périple, ou qui vit tout simplement en Europe et leur donne des conseils sur la meilleure façon de circuler sans se faire attraper. Chacun a sa petite idée sur la question, mais en les mettant en commun ils augmentent leurs chances de réussite. Des couples mixtes se forment¹⁴, entre marocaines et Africains subsahariens, et ils ont souvent pour projet de passer ensemble en Europe. Toutes ces relations sociales traduisent l'émergence de nouvelles formes de cosmopolitisme qui débordent les institutions et les cadres nationaux de socialisation et de production identitaire des sociétés maghrébines : la complémentarité se fonde à la

14. Sans parler des relations affectives (amourettes) plus ou moins cachées et assumées entre marocaines et africains subsahariens, il y a des couples mixtes « réguliers » qui se forment dans ces quartiers au Maroc. Ils sont, certes, très peu nombreux, mais pas marginaux. Dans ces lieux, c'est un fait connu, et on en retrouve dans tous les quartiers populaires. J'ai rencontré, rien que dans la ville de Rabat, 27 couples mixtes, dont 5 avaient un ou plusieurs enfants. Une grande partie de ces couples se marie, même si ces hommes ne sont pas en règles, juridiquement parlant. C'est possible, car, un peu à la mode rurale, il suffit qu'un certain nombre de témoins (hommes) entérine le mariage pour qu'il soit légitime, du moins aux yeux de la famille et du voisinage. Ils se passent ainsi du recours au *Cadi* et aux *Adoul*. Les maris sont plus souvent chrétiens que musulmans. Mais pour pouvoir se marier, ils se convertissent à l'Islam : la plupart du temps il leur suffit de réciter la *Fatiha* en public et de choisir un prénom musulman. La fête qui s'en suit, légitime par son caractère public et par sa publicité, le mariage. Par contre je n'ai rencontré qu'un seul couple mixte entre un marocain et une ivoirienne (chrétienne). Si au moins un tiers des transmigrants subsahariens sont des femmes, on ne retrouve pas la même proportion dans les couples mixtes. Il faut dire que très souvent les marocains considèrent ces femmes comme des prostituées dont ils pourraient user comme bon leur semble. Dans l'esprit de beaucoup d'hommes, marocains ou migrants, les femmes n'ont rien à faire sur ces routes seules ; et donc, dans leur esprit, ils conçoivent celles qui sont là sans la protection (supposée) d'un homme comme « des filles faciles », ou amORAles. Lire à ce propos Claire Escoffier, 2006.

fois dans un certain rejet de l'État-nation¹⁵, et dans la formulation d'un projet de passage dans un ailleurs ou tout deviendra possible.

Les transmigrants subsahariens se sont ainsi complètement insérés dans le tissu urbain de ces grandes villes, alors que la plupart des marocains n'en ont pas vraiment conscience. Ils vivent à côtés d'eux sans trop se faire remarquer¹⁶ en s'insérant dans des espaces relativement en marges de la ville dite légitime. Ils ont cette formidable capacité d'adaptation et savent se fondre dans la masse tout en gardant leur identité et leur projet migratoire. Quelque part, les marocains leur ont fait une place malgré eux. Certes, elle est le plus souvent subalterne et teintée de mépris ou de domination, mais d'autres fois ce sont de réelles coopérations qui se forment, ou du moins, des relations d'interdépendances, le plus souvent économiques (comme le fait de louer à ces migrants). Parfois, les solidarités vont plus loin. Durant fin septembre 2006, les autorités marocaines, appuyées politiquement dans le cadre de la loi 02-03¹⁷, ont procédé dans tout le pays à des rafles de grande envergure. Dans les quartiers de Takadoum à Rabat, les forces de l'ordre se sont heurtées à la résistance de certains habitants. Ces derniers ont caché les migrants, et empêché, sous menace d'émeute urbaine, que les forces de l'ordre pénètrent dans leurs logements, et même ont caillassé les estafettes de police. Ce qui n'a pas empêché que certaines familles dénoncent leurs voisins qui logeaient des migrants subsahariens et où ils se trouvaient. Cela a permis l'arrestation d'un peu moins d'une centaine de personnes, dont certains marocains qu'on accuse un peu rapidement et abusivement d'être des « passeurs », « trafiquants d'êtres humains ». Mais lorsque l'on sait que ce sont plusieurs centaines de migrants qui vivent là¹⁸, cela relativise la capacité d'action de ce type, et souligne les formes de solidarité ambivalentes qui se sont tissées dans ces lieux.

15. Pour ces groupes sociaux, l'État-nation est celui qui impose, qui assigne, qui contrôle, qui empêche de passer, qui réprime, mais qui ne propose aucune solution. Voir, Alioua Mehdi, 2004, La migration transnationale des Africains subsahariens. Mémoire de DEA sous la direction d'Alain Tarris et d'Angéline Peralva, Univ. de Toulouse Le Mirail.

16. Même si depuis peu, notamment depuis les événements tragiques de Sebta et Melilla de l'automne 2005, cela commence à changer.

17. C'est une nouvelle loi dont s'est doté le Maroc, loi du 11 novembre 2003 relative à l'entrée et au séjour des étrangers au Maroc, et à l'émigration et l'immigration irrégulières.

18. Je mène des enquêtes de terrain régulièrement depuis 2002 dans ces quartiers, et si il est difficile de connaître le nombre exact, on peut toujours, aux travers d'observations minutieuses, faire des estimations : les quartiers autour de Takadoum abriteraient, selon moi, entre 1 000 et 1 500 subsahariens. Cette estimation à la hausse, est bien plus réaliste que toutes celles données auparavant, qui ne se basaient que sur les chiffres des autorités et des forces de l'ordre. Lorsque l'on connaît bien les pratiques sociales et les stratégies mises en œuvre par ces migrants, on sait par exemple qu'ils utilisent des vrais papiers (récépissé du HCR, passeport avec un tampon en cours de validité, carte d'étudiant, etc.) en substituant l'identité, afin de pouvoir circuler, et ils se les prêtent ou se les louent. De plus, en raison des contrôles ils ne circulent pas en grand groupe, surtout que ce type de papier est limité en nombre. Donc, pour une personne rencontrée dans la rue, il y a souvent 9 à 12 personnes, réfugiées dans une maison. Ce qui me permet d'annoncer la fourchette de 5 000 à 8 000 transmigrants à Rabat et les villes adjacentes de Salé (quartier de Sidi Moussa) et Témara.

Ces transmigrants subsahariens savent se glisser dans les interstices laissés en friche par les États et les marges que les populations locales ont su négocier localement. Les réseaux transnationaux que j'observe, associent, au-delà des souverainetés territoriales et des allégeances traditionnelles aux États-nations, des acteurs aux origines diverses, ayant les mêmes intérêts, les mêmes valeurs ou les mêmes buts. L'ébranlement du principe de territorialité redonne ainsi à l'individu et au groupe ce qu'il fait perdre à l'État et à la nation (Colonomos, 1995). La transgression, involontaire ou assumée, des acteurs de cette migration transnationale vis-à-vis d'un certain nombre d'ensembles sociaux et de constructions territoriales, juridico-politiques ou normatives, produit au niveau des acteurs du fait migratoire comme au niveau des États-nations et des populations qui les voient passer et s'installer, de nouveaux rapports sociaux : elle induit des rencontres d'un nouveau genre. Celles-ci montrent combien cette altérité introduite « par le bas » au Maghreb, par des populations en constante mobilité, agit sur les sociétés locales. Finalement, la venue et l'installation, même temporaire, de ces migrants subsahariens induit pour les sociétés maghrébines de nouvelles définitions de soi, et donc de nouvelles hiérarchies sociales qu'il est urgent de décrire.

Les villes-étapes du Maroc, liens de transition avec l'Europe idéalisée

En venant s'installer dans ces quartiers placés sous le signe de la mobilité, ils greffent ainsi leurs propres circulations sur celles instituées historiquement, localement. Par exemple, la ville de Tanger, ville qui s'est historiquement constituée en étape pour les circulations trans-méditerranéennes, est elle aussi toute entière placée sous le signe de la mobilité internationale. Des quartiers entiers ont émergé pour accueillir tous les migrants, de l'intérieur ou étrangers, venus s'installer dans cette ville en rêvant d'Europe. Elle a un taux d'urbanisation supérieur au reste du pays, 84 %. Celui-ci est lié notamment à une venue croissante de migrants de l'intérieur : cette ville attire à elle seule 40 % de la population migrante issue de la région dont elle est le chef-lieu. De plus, si beaucoup de Tangérois ont émigré en Europe, ce sont maintenant des migrants issus de tout le pays, et même du monde entier, qui émigrent depuis Tanger, nourrissant ainsi les circulations trans-méditerranéennes dont cette ville est devenue un relais incontournable pour la région. Tanger constitue en effet non seulement un pôle d'attraction pour les marocains qui viennent « chercher leur vie » et tenter leur chance dans les grandes villes, mais cette ville constitue également un lieu de départ pour une bonne partie des migrants marocains natifs d'autres régions¹⁹, comme pour les migrants internationaux, qui sont captés par ces circulations.

19. Comme nous venons de le voir, alors que 5,6 % des MRE interrogés déclarent être nés à Tanger, 7,4 % en ont émigré.

La ville de Tanger, avec sa proximité spatiale et socioculturelle avec l'Europe et plus particulièrement avec l'Espagne dont on capte avec le moindre transistor ou antenne les chaînes télévisées ou les ondes radio²⁰, offre effectivement une escale privilégiée pour les transmigrants qui rêvent d'Europe. Si la proximité géographique facilite le passage frontalier, la proximité socioculturelle le simplifie d'autant plus. Notamment à travers l'influence du mode de vie de certains habitants de cette ville industrielle en pleine croissance urbaine, qui ressemble de plus en plus à celui des Européens vivant sur l'autre rive. Mais c'est le cas aussi dans les villes de Rabat et Casablanca qui attirent toujours plus de migrants. Le mode de vie des jeunes marocains et des jeunes rbatis est de plus en plus occidentalisé²¹. Ils sont souvent bilingues et ont une bonne connaissance du monde européen, résultat d'une longue histoire d'échanges humains, commerciaux et culturels. Les transmigrants y découvrent alors quelques composantes subjectives de ce qu'ils espèrent trouver en Europe. Pour ne prendre comme exemple que la période actuelle, les multinationales de plus en plus implantées dans ces villes et les enseignes lumineuses de la mondialisation high-tech, donnent l'illusion d'une vie orientée par le progrès et la prospérité commerciale à la mode occidentale. De plus, avec plus de 2,8 millions de Marocains résidant dans l'UE et dont la grande majorité revient annuellement au Maroc, charriant dans leurs valises « un peu de cette Europe », cumulé avec une présence, très importante et omniprésente, d'européens liés à la coopération, au négoce international et au tourisme, le Maroc a bien une relation privilégiée avec cet objet de rêve qui motive ces transmigrants subsahariens, l'Europe. Pour ces transmigrants, c'est l'image occidentale du Maroc et de ses grandes villes qui fascine. Quelle que soit l'objectivité de ces représentations, celles qui se cristallisent dans leur imaginaire constituent une sorte de lien de transition avec l'Europe idéalisée. C'est à partir de ce lien qu'ils espèrent faciliter ce passage. C'est un cadre matériel qui fournit les éléments essentiels au sentiment de réussite du passage et donc du projet migratoire.

Et cela se traduit très concrètement dans des relations sociales. Par exemple, les ONG tenues par des européens sont constamment sollicitées par ses transmigrants, qui en plus de chercher quelques soutiens afin de ne pas sombrer dans la misère, essaient de tisser des relations affectives avec ces humanitaires. Ils espèrent en tirer des solutions pour passer en Europe, au travers de l'amitié ou de la pitié d'une personne qui l'aiderait alors « à faire ses papiers ». Mais ils savent aussi s'investir dans des relations avec certains Marocains, notamment dans des associations commerciales. Comme nous le dit si bien Modeste, jeune

20. Les matchs du championnat espagnol de football qui sont diffusés sur les chaînes espagnoles sont suivis par de très nombreux habitants de Tanger : le soir dans les cafés, les jeunes et les moins jeunes viennent s'entasser pour regarder le petit écran qui leur donne une certaine image de l'Europe dans la langue de Cervantès.

21. Dans le sens de comportements vestimentaires, de pratiques de consommation, de types de loisir et de représentations, qui sont très souvent empruntés à des modes qui nous viennent d'Europe ou des États-Unis. Même si ce ne sont pas, loin de là, les seules références identitaires.

Congolais, Rabat focalise tous les collectifs de migrants et devient le siège des réseaux :

« [...] ici à Rabat tu peux faire toute une année on te demande pas de papiers, mais aussi à Mekhnès, Fès, Casablanca c'est bien mais les gens ils préfèrent venir ici à Rabat car c'est ici qu'il y a le circuit intense de voyage, même si tu es à Casa, tu as besoin toujours de venir à Rabat parce qu'ici il y a les cerveaux moteurs du voyage, la problématique du voyage on la retrouve seulement ici à Rabat. Les gens qui organisent les voyages et tout ça, ils sont ici à Rabat, si toi tu es à Mekhnès c'est comme si tu en recules quoi, si t'as besoin de voyager sûr, il faut que tu contactes quelqu'un sur Rabat, à Rabat tu es proche du but qui t'a conduit ici, proche de l'objectif. A Rabat tu peux mieux préparer ton voyage. Tu peux vivre tranquillement et même faire des trucs... comme on pense le faire que je t'ai dit là... le commerce que nous voulons monter pour nos frères... là, qui sont sans rien... on fait venir des produits de chez nous quoi ! [...] ici tu peux facilement faire du commerce si tu as une mise de départ, et les marocains sont plus ouverts. Eux aussi ils font du commerce avec leurs frères qui sont partis en Europe. »

À Rabat, les transmigrants subsahariens se fondent dans la population et profitent de leur proximité sociale avec certains de leurs compatriotes déjà installés au Maroc pour s'introduire et survivre dans cette société sans se faire remarquer (Goldschmidt, 2004). Une ville ouverte sur le monde comme Rabat, où toutes les ambassades sont présentes (dont bien sûr les ambassades des pays africains) et où les universités et les écoles (privées ou publiques) reçoivent énormément d'étudiants étrangers, issus essentiellement des pays d'Afrique subsaharienne, facilite le déplacement des migrants subsahariens qui trouvent là un espace privilégié pour en faire un relais migratoire. Les rbatis sont habitués à croiser dans les rues des africains noirs. Les autorités marocaines par exemple ne peuvent pas intensifier les contrôles dans une ville comme Rabat sans braquer la population habituée à un cosmopolitisme tranquille, ni sans persécuter les étudiants et les travailleurs étrangers qui séjournent régulièrement, selon la loi marocaine, sur le territoire national. Ces migrants trouvent dans ces types de ville au Maghreb (Alger, Oran, Tunis, Rabat, etc.) tous les ingrédients pour aménager leur étape et la plupart des réseaux migratoires subsahariens s'y focalisent, les plaçant au centre des circulations transnationales.

Quelles perspectives sociopolitiques peut-on tirer d'une telle expérience migratoire ?

Tous ces individus se croisent et se recroisent au gré des carrefours, des étapes, des passages où la longue attente sur des territoires nouveaux impose à chaque fois la réorganisation. Alors, ces transmigrants se trouvent pris dans des réseaux de relations qui évaluent leur capacité à faire du lien. Car leur capacité de s'introduire dans des nouveaux espaces et d'y survivre le temps de passer dans d'autres lieux, dépend de celle de créer du lien avec d'autres migrants et avec les autochtones qu'ils

croisent. Grâce à ces réseaux d'entraide ils obtiendront toutes les informations nécessaires pour continuer leur transmigration (Escoffier, 2006). En entrant dans des collectifs ils ne font pas que se projeter dans l'ailleurs, confondant vitesse et précipitation, la mobilité accrue rendant impossible la coopération. Ces formes sociales en réseaux connectent des liens aux origines multiples, distancés dans l'espace et dans le temps, et génèrent ainsi des liens sociaux substitutifs des communautés d'intégration. Et ce, non seulement en compensant une absence de territoire mais aussi en concentrant des volontés individuelles de mobilité s'inscrivant dans ces collectifs autour de la coopération.

Ces collectifs fonctionnent comme un élément régulateur bien qu'ils soient hors du pouvoir et des identités statutaires habituelles, hors des normes et des interactions ordinaires, car ils comblent, par les relations sociales qu'ils produisent (et dont ils sont le produit), les espaces en friches, les vides institutionnels. Ils gèrent les oublis et les oubliés, ils suggèrent les paradoxes de la société marchande où l'État désire réguler et codifier en maître absolu, les rapports sociaux qui y ont cours, et imposer ainsi l'identité légitime. À contre courant de la logique d'État de droit, et à l'instar de beaucoup de marocains vivant dans les quartiers populaires des grandes villes, ces collectifs de transmigrants s'arrogent le droit justement, d'utiliser les espaces laissés vacants par le contrôle étatique, le temps de se réorganiser et de rebondir. Ce ne sont pas pour autant des criminels au sens moral du terme.

Comme beaucoup d'autres sociétés dans le monde, les sociétés maghrébines se trouvent aujourd'hui confrontées à de nouveaux espaces de circulations qui sont connectés par un ensemble de liens sociaux denses et complexes et qui émergent et débordent quasi-systématiquement leurs institutions et leurs cadres nationaux de socialisation et de production identitaire. Alors que les réseaux migratoires et les collectifs d'entraide font preuve d'un cosmopolitisme novateur en organisant au-delà des origines, et parfois même des finalités, des coopérations, les États quant à eux, tentent de s'organiser nationalement et régionalement pour combattre et réprimer ces mouvements migratoires, sans trop se soucier des conséquences humanitaires qui découlent de telles dominations.

Tous ces nouveaux acteurs transnationaux qui charrient avec eux leurs réseaux relationnels et qui s'associent entre eux au-delà des allégeances traditionnelles aux États-nations et aux ordres sociaux qui les caractérisent, redessinent de nouveaux jeux d'évitement, de négociation, de pouvoir et de domination dans cette région du monde. Les États du Maghreb, sous pression européenne, ont peu de chance de juguler un mouvement d'une telle ampleur. Car ce ne sont pas que des étrangers qui circulent dans et à travers leurs territoires sans leur autorisation, mais aussi leurs propres populations. Ces populations migrantes, en des formes sociales toujours plus complexes, tentent de s'associer afin de contourner les contraintes territoriales, les injonctions et les assignations à résidence édictées par des pouvoirs dans lesquels elles n'ont plus confiance.

Pour conclure, peut être devrions nous écouter plus attentivement ce que nous disent ces nouveaux migrants : comme le racontent de jeunes Maliens,

« Nous savons ce qui nous attend en cours de route. Mais, nous, nous sommes déjà morts ici ! Alors mourir physiquement pour une cause ne nous effraie pas plus... C'est la seule chance que nous avons... et il faut la tenter ! »

Si, l'« aventure » est un jeu risqué, tous l'acceptent. Parce que leur projet est plus fort que la crainte, leur détermination paraît inébranlable.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALIOUA M., 2003, « Réseaux, étapes, passages, les négociations des subsahariens en situation de migration transnationale. L'exemple de leur étape marocaine à Rabat ». Mémoire de maîtrise de sociologie, A. TARRIUS A. (dir.), Univ. Toulouse Le Mirail.
- 2004, « La migration transnationale des Africains subsahariens ». Mémoire de DEA de sociologie, sous la direction de A. PÉRALVA et A. TARRIUS, Université Toulouse Le Mirail.
- 2005 « La migration transnationale des Africains subsahariens au Maghreb. L'exemple de l'étape marocaine. », in A. BENSAAD, (dir.), *Marges et mondialisation : les migrations transsahariennes, Maghreb-Machrek* 185.
- BELGUENDOUZ A., 2000, *Maroc coupable d'émigration et de transit vers l'Europe*, Kenitra, Impression Boukhili.
- BENSAAD A., 2003, « Agadez, carrefour migratoire sahélo-maghrébin », *REMI (Revue européenne de migration internationale)*, vol. 19/1 : 7-28.
- 2005, « Les migrations transsahariennes, une mondialisation par la marge », in A. BENSAAD (dir.), *Marges et mondialisation : les migrations transsahariennes, Maghreb-Machrek* 185.
- CERED (Centre études et des recherches démographiques), 2005, Rabat, Maroc.
- COLONOMOS A. (dir.), 1995, *Sociologie des réseaux transnationaux*, Paris, L'Harmattan.
- ESCOFFIER C., 2006, « Communauté d'itinérance et savoir-circuler des transmigrant-e-s au Maghreb », Thèse pour le doctorat nouveau régime de sociologie et sciences sociales sous la direction d'Alain Tarrius, Toulouse.
- GOLDSCHMIDT E., 2002, « Migrants congolais en route vers l'Europe », *Temps modernes* 620-621 : 208-239.
- 2004, « Étudiants et migrants Congolais au Maroc : politiques d'accueil et stratégies migratoires. » in L. MARFAING et S. WIPPEL (dir.), *Les relations transsahariennes à l'époque contemporaine. Un espace en constante mutation*, Paris et Berlin, Karthala et ZMO.
- HAMBOUCH B. et al., 2000, *Les Marocains résident à l'étranger : une enquête socioéconomique*, Rabat, INSEA.
- HCP (Haut commissariat au plan), 2005, Rabat, Maroc.
- KNAFOU R. (dir.), 1998, *La planète « nomade ». Les mobilités géographiques d'aujourd'hui*, Belin, Paris.
- ODGERS O., 2001, *Identités frontalières. Immigrés mexicains aux États-Unis*, Ed. Recherche Amérique Latine, Paris, L'Harmattan.

- OUMAR-BA C., CHOPLIN A., 2005, « Tenter l'aventure par la Mauritanie », in S. BREDELOUP et O. PLIEZ (dir.), *Migrations entre les deux rives du Sahara*, Autrepart, Armand Colin et IRD-Éditions, Vol. 4 n°36.
- SAYAD A., 1991, *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, Bruxelles, De Boeck-Wesmael, 331 p.
- SIMMEL G., 1908, « Digression sur l'étranger », in Y. GRAFMEYER et I. JOSEF, 1984, *L'école de Chicago*, Paris, Aubier : 53-59.
- 1981, *Sociologie et épistémologie*, Paris, PUF.
- TARRIUS A., 1992, *Les fourmis d'Europe. Migrants riches, migrants pauvres et nouvelles villes internationales*, Paris, Harmattan, 208 p.
- 1993, « Territoires circulatoires et espaces urbains : différenciation des groupes migrants », *Les Annales de la recherche urbaines*, n° 56/60, décembre 1993.
- 2000, *Les Nouveaux cosmopolitismes*, Paris, L'Aube.
- 2001, « Au-delà des États-nations : des sociétés de migrants », *REMI (Revue européenne de migration internationale)*, vol. 17/2 : 37-62.
- 2002, *La Mondialisation par le bas : les nouveaux nomades de l'économie souterraine*, Voix et regards, Paris, Balland.